La douce folie de ne rien écrire

La lumière du jour ne filtre pas. Les volets sont fermés depuis tant d'années.

L'énorme lampe de bureau en bakélite éclaire mon secrétaire encombré de crayons, de plumes, d'encriers.

Je réajuste mes lunettes.

Je tousse.

Une fois, deux fois. Une saveur âcre me chatouille le palais. J'ai un besoin de cigarettes. Où sont-elles ?

Je n'ai pas chaud. La robe de chambre épaisse m'enveloppe comme une seconde peau.

Depuis combien de temps ne suis-je pas sorti de mon appartement, depuis combien de temps n'ai-je pas mis le nez dehors, n'ai-je pas parlé à quelqu'un ? Pour dire quoi d'ailleurs ?

Je n'ai pas choisi cette vie. Elle s'est imposée à moi.

Un des chats miaule contre ma jambe. Je recommence à tousser. Je n'ai plus guère de forces.

Mais j'espère que la mort me prendra rapidement, que nous ne ferons pas connaissance. J'attends cette délivrance.

Je fixe le papier punaisé sur le mur au dessus du secrétaire. Je n'ai pas besoin de lire la phrase, je la connais par cœur.

Elle est toute ma vie.

Sans que je le veuille, elle s'impose à nouveau à moi, ses mots dansent devant mes yeux.

« On ne voit jamais les choses en plein »

C'est écrit de ma main, à l'encre noire, d'un coup de plume fine et incisive.

Je l'ai écrit mille et mille fois et j'ai gardé ce papier là.

Elle a son existence, nous cohabitons dans ma chambre. Je la relis.

« On ne voit jamais les choses en plein »

Je l'ai lue un jour une première fois.

Et aujourd'hui encore, je me souviens. Je me souviens précisément.

J'étais assis à ma table de travail. Pas ici, en Italie, à Padoue. Nous étions en 1956 et la vie reprenait, les fantômes de la guerre s'éloignaient.

J'écrivais.

C'était mon métier, ou du moins je le pensais, je le voulais. Je travaillais sur un roman.

Et je relisais Stendhal, « La Chartreuse de Parme ».

J'étais un boulimique, je le suis toujours. A lire les mêmes auteurs, les mêmes livres, plusieurs fois. A m'imprégner de leurs écrits.

A savourer leurs phrases. A décortiquer de façon quasi clinique la construction de leurs récits, à observer les échafaudages de mots qui m'avaient fasciné très tôt.

Je savais par cœur des centaines, des milliers de phrases extraites de dizaines et de dizaines de livres. Je croyais naïvement que cette appropriation des textes des grands auteurs, cette connaissance livresque finirait par rejaillir sur ce que j'écrivais.

Je rêvais d'une sorte de mimétisme inconscient, tout en caressant l'espoir, l'ambition de faire une œuvre personnelle enrichie de tout ce que j'aurais lu.

J'avais trente ans, j'avais peu de certitudes et pas mal d'illusions. Et je n'avais pas encore été publié, mais je sentais le moment proche, j'étais sûr de parvenir à mes fins dans un avenir que je devinais prospère.

Je ne le suis toujours pas. Publié. Lu. Et relu …

A cause de ce jour. De cette lecture de Stendhal. Il y a presque cinquante ans cette année.

A cause de cette phrase : « On ne voit jamais les choses en plein »

Quand je l'avais lue, j'avais immédiatement pensé à une autre de mes lectures quelques jours plus tôt. Mon appétence pour les phrases et la coïncidence m'avait fait de suite rechercher le roman de Giono que je venais de terminer une semaine auparavant.

Je m'étais mis à feuilleter « Un roi sans divertissement » et j'avais trouvé alors ce que je cherchais.

Page 103, la même phrase, au mot près.

J'avais repris « la Chartreuse de Parme », tenant les deux livres ouverts et j'avais contemplé l'ahurissante similitude.

J'étais resté songeur devant la troublante découverte.

Se pouvait-il qu'on puisse écrire la même chose, exactement la même chose, pas une phrase banale, mais un enchevêtrement de mots, de sonorités, une phrase qui résonnait dans la tête du lecteur ?

Pouvait-on répéter la même logique de pensée, le même cheminement, celui qui mène à l'écriture, sans plagier ou copier ?

Je n'avais pas imaginé un seul instant que Giono ait pu ainsi piller Stendhal.

Une fois le moment de surprise passé, j'avais trouvé cela délicieux et plus encore l'idée que j'étais peut-être le premier à m'en rendre compte.

En m'asseyant aujourd'hui devant mon secrétaire, je ne partage plus du tout cette impression. Je voudrais ne jamais avoir relu Stendhal dans cette magnifique petite ville de Vénétie.

Je fais le tour des pièces pour remplir de lait les écuelles de mes chats. Ils portent tous des noms d'écrivains disparus. Je vis avec des fantômes.

Je me vois dans la glace en traversant le couloir.

L'image d'un vieillard sec, sec dans sa chair et sec de sentiments.

Je termine de nourrir mes chats, je pousse la porte de la pièce borgne dans laquelle j'entasse mes livres.

Piles instables, collections de toutes sortes, bouquins juchés en tas, capharnaüm de mots jetés par leurs auteurs pour le plaisir de dire, d'écrire, d'expurger des émotions trop fortes, d'exorciser leurs peurs et leurs doutes. Ou autre chose.

Sait-on jamais pourquoi on écrit ? Ce qui nous conduit à aligner ainsi des phrases, ce qui nous incite à raconter des histoires ?

Ils sont là, livres inanimés et pourtant si vivants.

Et tous ces livres que j'ai lus, tous ces livres aimés, tous sont annotés de ma main. Soulignés.

J'en prends un au hasard.

« L'adieu aux armes ». J'ouvre la page, je vois la marque, le trait de soulignement sous la phrase. Je repose Hemingway.

Inutile de continuer. De recommencer. Stendhal, Giono … et Hugo

Je crois que j'aime l'idée que ce soit Hugo.

Que ce soit par lui que véritablement ma vie a basculé.

Je n'étais plus à Padoue, j'étais venu m'installer à Paris. Trois ans après l'Italie, le vacarme et l'agitation de la capitale m'avaient décontenancé de prime abord. Mais le foisonnement intellectuel, le brassage des cultures, la richesse des rencontres avait vite eu raison de mes retenues premières. La vie alors était enthousiasmante.

Je faisais des rencontres, je m'enivrais du plaisir des discussions stériles et interminables, je plongeais avec délectation dans la frénésie de fêtes, de concerts, de spectacles qui rythmaient mon quotidien.
Puis Charlène avait fait irruption dans ma vie. Ce fut une tornade, un cataclysme qui brisa mes dernières réticences de jeune homme cynique et allergique aux sentiments amoureux. Elle était brillante, désarmante de sincérité et agrégée en lettres modernes. Nous avions mille choses en commun et une seule chambre pour partager les émois charnels de notre histoire naissante.
Ce fut une histoire d'amour brève et éphémère.
Une histoire passionnelle. L'alchimie entre deux êtres, une alchimie de nos sentiments, de nos corps qui s'épousaient comme deux aimants, et de notre intellect, qui nous fit espérer tutoyer l'infini.
Elle fut une muse prodigieuse, m'inspirant des passages exaltés, des instants de grâce, embellissant mon écriture.
Elle devint rapidement mon double intellectuel, mon alter ego, le la de ma partition littéraire. Nous nous enrichissions mutuellement, découvrions la complémentarité de nos analyses, de nos passions, de nos filiations romanesques.
Elle n'écrivait pas, contrairement à moi. Après plusieurs tentatives, tâtonnements, essais, elle avait cessé immédiatement le jour où elle avait lu Faulkner. Elle avait conclu qu'il lui manquerait toujours ce qu'on avait coutume d'appeler du talent et que le travail ne compenserait pas cette lacune.
Mais elle lut ce que j'écrivais et m'encouragea. Ses critiques, sa lucidité quant à ma production littéraire me confortèrent dans l'idée que j'avais un avenir radieux.

J’étais dans une période d’euphorie, je venais de soumettre un de mes manuscrits aux prestigieuses maisons d’édition parisiennes, je faisais la fête tous les soirs, je m’abrutissais de musique, de vins et d’espérances. Le plus souvent en sa compagnie. Mais nous avions également nos récréations, comme elle les appelait, des moments où chacun n’avait de compte à rendre à personne.
Et je lisais. Ou plutôt je relisais un livre méconnu d’Hugo « Marion de Lorme » qu’il avait écrit en 1831.
Et un soir, d’un coup, la phrase m’avait sauté à la figure … « On ne voit jamais les choses en plein »
J’étais demeuré pétrifié, un long moment sans bouger, partagé entre l’exaltation ressentie devant un mystère qui prend corps et le bouleversement que me causait cette répétition !
Ce n’était pas possible.
J’avais lu et relu, comme pour me convaincre.
Anonné chaque mot, presque chaque lettre, les yeux brouillés à force de déchiffrer la page.
Frappé de stupeur devant cette hérésie littéraire, j’avais mis longtemps à recouvrer mes esprits.
Je ne pouvais croire ce que mon esprit commençait à échafauder.
J’avais machinalement posé les yeux sur les autres livres qui traînaient dans ma chambre. Je n’osais bouger, comme si cet acte signifiait la chute dans un abîme.
Au bout d’un temps qui m’avait paru interminable, j’avais fini par ouvrir « Croc blanc ».
J’avais tourné les pages, défilant les paragraphes, courant sur les chapitres.
J’avais, du plus vite que je pouvais, cherché, traqué ce que je n’osais pas imaginer …

J’étais revenu en arrière, lisant en travers, mémorisant les lettres, les syllabes.

Espérant malgré moi ne pas trouver ce que je cherchais.

Les minutes avaient défilé, compagnes silencieuses de mes craintes.

Et je m’étais soudain figé … « On ne voit jamais les choses en plein »

Page 227 …

Mon œil avait enregistré, puis mon esprit, mais pour autant tout mon être refusait de croire.

Jack London aussi !

J’avais lu ce qui suivait : « certes des signes avant-coureurs s’étaient manifestés, mais il était incapable de les interpréter … »

J’avais failli tomber de mon tabouret, incapable de proférer le moindre son, mais surtout je n’avais plus aucune faculté pour réfléchir, pour juger de ce qui m’arrivait.

Cette deuxième phrase paraissait s’adresser à moi ou tout du moins me livrer les clefs d’un royaume où j’hésitais à entrer, comme si je venais de déchiffrer un message contenu dans ces différents livres.

Je lisais et relisais : « On ne voit jamais les choses en plein »

La phrase me ramena à Padoue.

Je m’étais revu intrigué à l’époque par ce que j’avais cru être une coïncidence. Je n’avais pas alors soupçonné que ce moment scellerait mon destin.

J’avais alors fait un effort de mémoire pour reconstituer ce qu’avait écrit Giono à la suite. Elle m’était revenue, du moins en son début : « si l’on n’avait vu que la hauteur et le silence … »

La hauteur et le silence …

Que devais-je comprendre ?

La hauteur, était-ce ce Mont Olympe de la littérature où les auteurs se retrouvaient, dédaignant les simples mortels ou les écrivaillons de mon espèce ? Le silence, ce qui devait nécessairement entourer la profanation de ce mystère ? Avais-je mis à jour un monde secret, peuplé de génies littéraires, un monde réservé à cette élite des lettres dont nous rêvions tous de faire un jour partie ? Cette phrase « On ne voit jamais les choses en plein » était-elle le sésame qui les identifiait ?

Je voulais en avoir le cœur net.

J'avisais le roman que je venais d'acheter. C'était le deuxième volume de la trilogie d'Italo Calvino, le Baron perché.

Je comprenais qu'il s'agissait de ma dernière chance, qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible, que je risquais mon existence dans cette ultime tentative.

J'avais franchi une porte dérobée, une porte que je n'aurais jamais dû trouver.

J'avais parcouru les pages, sans trop d'espoir, lisant lentement comme pour repousser l'issue inéluctable. Jouant au lecteur profane, au non-initié, à celui qui savoure les mots comme on déguste un fruit bien mur. M'imaginant ainsi conjurer le mauvais sort. Ma lecture s'était arrêtée à la page 153 où m'attendait la phrase « On ne voit jamais les choses en plein »

J'avais respiré fort, comme sous le coup d'une émotion brutale.

J'étais bel et bien le contemplateur admiratif d'un monde à part, d'un royaume imaginaire mais tellement réel, créé de toutes pièces par les maîtres de l'écrit. Il existait une caste, une confrérie dont j'étais devenu un des gardiens du temple …

Je lisais enfin la phrase suivante de Calvino : « la voie de la perfection, bien qu'ardue, n'admettait ni compromis ni moyen terme »

Je savais ce que j'avais à faire …

Charlène était rentrée tard ce soir là, ayant passé la soirée chez une amie de ses parents.

Quand elle m'avait trouvé, décomposé et livide, elle s'était alarmée.

J'avais réussi à balbutier ce que je savais, ce que j'avais découvert. Depuis que je l'avais rencontrée, tout ça m'était sorti de l'esprit. Et elle ne savait donc rien de cette anomalie livresque. Je lui avais raconté mon trouble, mon excitation, puis mon désarroi, le sentiment de malaise que je ressentais.

Elle m'avait écouté attentivement, m'avait demandé les livres, avait vérifié mes dires, et n'avait pas paru le moins du monde ébranlée par cette révélation.

Je l'avais regardée, tout autant surpris par son absence de réaction.

Elle s'était posée sur mon lit et avait pris une de mes mains.

- Tu sais, le plus important c'est ce que tu as envie d'écrire. Pas ce que les autres ont écrit.

Elle avait eu un ton très professoral.

Je devais ressembler à un zombie. Elle avait pris une voix encore plus douce, celle qu'on prend pour parler aux enfants malades.

- Oublie ces élucubrations d'auteurs potaches … ce n'est qu'un canular.

J'étais atterré. Pour elle, ce n'était qu'une supercherie ! Elle, si intelligente, si intuitive, comment pouvait-elle réagir de cette façon ?

N'avait-elle pas sous les yeux l'évidence même, des preuves accablantes de ce que je venais de mettre à jour ? Elle n'avait pas vu ou avait fait mine de ne pas voir mon air effaré et avait continué.

- Et puis, tu n'es sûrement pas le premier à t'en rendre compte

Ce fut le coup de grâce. Elle m'acheva.

Je n'avais pas compris.

Elle, d'ordinaire si fulgurante dans ses analyses, elle qui maîtrisait remarquablement la littérature française et européenne des 19ème et 20ème siècles, comment ne pouvait elle pas être frappée par cet incroyable signe que je venais d'arracher à l'oubli ?

Comment pouvait-elle à ce point minimiser cette découverte essentielle ?

Comment osait-elle enfin imaginer que je ne fusse pas le premier à m'immiscer dans le secret de ces demi-dieux de la prose littéraire ?

D'un coup, le monde que je m'étais construit s'écroula comme un château de cartes. Tout ce que nous avions tissés comme fils de tendresse, d'amour et de passion de dévida en un instant.

Je l'avais regardée, je ne la reconnaissais plus. Elle n'était plus cette merveilleuse prêtresse de mes sens, celle pour qui j'aurais vendu mon avenir sur le champ.

Elle n'avait pas paru s'en apercevoir, redoublant de mièvrerie, de compassion, me parlant comme à un demeuré qui vient de découvrir que sa main gauche existe.

J'avais résolu de l'oublier, de l'effacer de ma mémoire.

Je prends une cigarette, l'allume, resserre la ceinture de ma robe de chambre et regagne le fauteuil devant mon secrétaire.

Ma quête est terminée, je crois.

Pendant ces cinq décennies, j'eus la chance de ne pouvoir rien faire, si ce n'est ce que le destin avait mis sur ma route.

J'ai pris la couleur blanche, l'aspect parcheminé des livres qui m'entourent. Je suis quasiment l'un des leurs. Un ensemble de mots, une montagne de phrases, un amoncellement de syllabes ordonnées qui plongent ceux qui voudraient lire en moi dans une perplexité intense.

J’ai vieilli avec eux, me désincarnant progressivement, ne ressentant plus qu’à travers les personnages qui m’habitent. Mon cœur abrite une galerie de sentiments, mais aucun ne m’appartient en propre. J’ai, au fil des années, perdu mes émotions.

Ou plutôt, elles ne sont que livresques.

J’avais fait le vide autour de moi. Charlène avait disparu la première de ma vie. Après elle, ce fut plus facile. Les rares amis, les quelques connaissances me fuirent les unes après les autres, effrayés par ce que je devenais.

Ma vie s’est cantonnée à cet appartement, aux murs jaunis de ma chambre, à l’odeur renfermée des pièces remplies de livres.

Je me suis complu dans cette atmosphère confinée, j’ai choisi d’épouser ma cause, la cause de ma solitude, la raison de mon éloignement des hommes.

Je m’approche de mon bureau. Je m’assieds sur mon vieux fauteuil en cuir fauve.

Je me tourne légèrement vers le mur.

Elle est là. Punaisée depuis si longtemps, des années. Une carte postale.

Une photographie d’une bibliothèque.

C’est la seule manifestation humaine que j’ai reçue durant toutes ces années où j’ai vécu reclus.

Je la prends, la retourne et je lis ce qu’il y a d’écrit. Il y a plus de vingt ans.

« Pour tes 47 ans, de la part de Charlène. Tu as raison. On ne voit jamais les choses en plein … »

Elle s’était souvenue de cet anniversaire. Uniquement de celui là. Evidemment. Parce que je lui avais suffisamment dit et répété ce que ce chiffre symbolique représentait pour moi.

Que j’étais sûr de ne pas vivre mes 47 ans. Que je serais mort avant.

Elle n'avait pas laissé passer l'occasion de me le rappeler, de me mettre en face de mes petits arrangements avec ma conscience. Je n'avais, à l'époque, aucune envie de mourir, c'est vrai. Même pas à 47 ans.

Et cette phrase pour finir « on ne voit jamais les choses en plein ».

Je l'imaginais en train de l'écrire, un rictus au coin des lèvres.

Qu'essayait-elle de me dire ?

Que je m'étais recroquevillé dans la contemplation stérile de mots, sans considérer la vie faite de rires, de drames, d'êtres humains ?

Que j'avais sacrifié notre amour au nom d'une sacro-sainte idée fumeuse de la littérature et de ses dogmes ?

Qu'elle regrettait ce qui s'était passé, qu'elle pensait que je m'étais trompé ?

Comment le saurais-je ?

Elle ne m'avait pas donné le mode d'emploi de son message sibyllin.

Et j'en ai fait peu de cas.

Une seule chose m'importait et m'importe encore.

« On ne voit jamais les choses en plein … »

J'ai compulsé, lu, relu, j'ai recherché la phrase et je l'ai trouvée.

De Balzac à James Joyce, en passant par Rimbaud ou Proust, de Maupassant à Borges, pour n'en citer que quelques uns, mais il n'y manque personne, tous ont repris la phrase, sans en changer un mot, elle figure quelque part, une seule fois, dans un de leurs livres.

C'est le sauf conduit pour la postérité.

J'ai admiré, spectateur initié, cette conspiration machiavélique, j'ai applaudi ce tour de force, j'ai rendu grâce à ces héros modernes qui ont créé le mythe.

J'eus le droit, l'incomparable honneur de contempler cette mystification, en échange de mon silence et d'une chose bien plus rare à mes yeux.

N’ayant pas été adoubé en tant que chevalier de ce moderne Graal, je dus me résoudre à ne pas utiliser ce subterfuge pour être publié.

Je fus privé de voir un jour mon nom en lettres grasses sur un livre imprimé.

C’est une douce folie de ne rien écrire.